Document généré le 18 avr. 2024 20:43

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Une entrevue de *Lettres québécoises* avec Suzanne Paradis, poète et romancière

Numéro 43, automne 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39496ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

(1986). Une entrevue de *Lettres québécoises* avec Suzanne Paradis, poète et romancière. *Lettres québécoises*, (43), 15–17.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

VIVRE DE SA PLUME AU QUÉBEC

Une entrevue de *Lettres québécoises*

avec Suzanne Paradis

Poète et romancière

Photo: Athé

L.Q. Essentiellement votre profession, votre seule profession est l'écriture. Est-ce qu'on peut dire que vous vivez de votre plume?

S.P. Écrire est devenu ma seule *profession* en 1959, et ce fut un choix déchirant parce que marqué par l'incertitude quant à mes possibilités de résoudre les problèmes liés à cette action; la révolte devant l'écueil d'une *vocation* qui me liait, me semblait-il, avant que je fusse en mesure de la juger et de m'en défendre; l'angoisse devant une obligation insurmontable à laquelle je n'étais pas préparée. J'ai écrit longtemps la rage au coeur parce que l'écriture m'emprisonnait — puis j'ai souhaité en faire une profession afin de l'apprivoiser, ma seule profession. J'ai voulu vivre, dans tous les sens de ce mot, de cette occupation à la fois paralysante et infiniment agissante afin de donner un sens et un attrait à une démarche qui n'en avait pas davantage à mes yeux qu'à ceux de mon entourage. Je suis entrée «en édition» comme on entre en religion, c'est-à-dire par la voie de l'absolu et en m'imposant une foule de règles plutôt sévères et une comptabilité rigoureuse.

L.Q. À quel moment de votre vie avez-vous décidé qu'il était possible au Québec de vivre de sa plume?

S.P. Étais-je vraiment consciente d'appartenir au Québec? Le fait est que je n'ai rien décidé du tout et à aucun moment de mon étrange voyage au pays de l'écriture. J'ai toujours vécu sous la loi du *tout ou rien*, loi qui n'a pas de drapeau ni de nationalité. J'ai cru que de travailler vingt-quatre heures par jour me permettrait de subsister, puisque le neuf à cinq suffit à l'ensemble des travailleurs. Pourrai-je un jour cerner l'état de totale abnégation où j'étais parvenue au moment de nommer et de relever un défi contre lequel mon être entier se rebellait? On n'aliène pas de gaieté de coeur sa liberté et sa soif de vivre pour s'encombrer d'entraves inconnues, inconnaissables,

Je suis entrée «en édition» comme on entre en religion, c'est-à-dire par la voie de l'absolu et en m'imposant une foule de règles plutôt sévères et une comptabilité rigoureuse.

celles de l'expression, du langage, de l'orientation d'une pensée tellement confuse au départ. Vous pouvez me croire: les problèmes matériels passaient en second lieu, en dernier lieu, devrais-je dire.

L.Q. Comment faites-vous pour joindre les deux bouts car, même si vous avez publié de nombreux livres, les revenus que vous en tirez ne doivent pas être suffisants pour mener la grande vie? Vous donnez des conférences? Vous recevez des bourses de création?

S.P. Enfin une réponse toute simple: j'ai renoncé à mener la grande vie, voilà! et même au minimum de sécurité que le moins dégourdi des ouvriers a le droit d'exiger de son patron. Tout s'est enchaîné si mystérieusement d'ailleurs: j'ai toujours su que je ne serais pas un auteur à succès, puis j'ai compris que la chance ne me laisserait que les miettes qu'elle ne pourrait m'arracher. J'ai constaté également que mon intrusion dans un monde où je n'avais été ni invitée ni spécialement convoquée (j'obéissais à une pulsion intérieure, indéfendable) exigeait un énorme investissement d'énergie et de patience. Le goût de lutter m'a tenu lieu de courage. J'ai connu quelques bons moments qui m'ont aidée à démarrer: quelques prix littéraires, de temps en temps une bourse de création, des offres de travail que je me faisais un principe de ne pas refuser même quand elles dépassaient mes capacités — non par inconscience, mais par respect pour la tâche hypothétique de l'écrivain complet, pour un métier dont je souhaitais maîtriser toutes les facettes, y compris l'aspect terrible de l'exposition au jugement direct des lecteurs et des gens des métiers connexes — la performance orale étant au Québec indispensable à la circulation du livre. J'ai joint les deux bouts grâce à cette activité, en sabrant dans les dépenses non essentielles, c'est-à-dire en abandonnant mes velléités quant à l'avenir, les petites fantaisies, les produits culturels dont j'avais pourtant un urgent besoin. Aucune sécurité, jamais de vacances, pas de déploiement vestimentaire ni de coûteuses séances chez le coiffeur, la tenue méticuleuse des comptes, une attention constante à cet aspect exigeant et terre à terre (paraît-il) de l'existence. Tout compte fait cela m'effrayait moins que l'écriture elle-même et parfois m'en faisait oublier les vicissitudes. J'aurais fait un assez bon ascète, non? Et en tant que femme je n'ai pas attendu les tiraillements du féminisme pour refuser que l'écrivain que j'avais installé chez moi soit entretenu par quiconque. Cet écrivain aurait beau être pauvre, il devait assumer sa subsistance et payer le prix de sa liberté. Je crois toujours — viscéralement, devrais-je dire — que l'écrivain doit pouvoir financer son travail; j'ai développé une animosité irrépressible contre les sociétés supposément civilisées et modernes qui esquivent l'obligation de reconnaître l'utilité du travail intellectuel. Mon attitude est logique puisque, après des dizaines d'années de labeur, vingt-huit ouvrages publiés et des poussières, *il ne m'est plus possible, actuellement, d'assurer mon autonomie financière*. La situation me scandalise, je le dis carrément et je l'accepte mal. Une honte m'étreint car je ne crois pas avoir failli à ma tâche d'écrivain. Conclure aujourd'hui que l'écrivain québécois n'existe pas, que son activité n'est que jeux et futilités, réduit à néant un projet de vie où je me suis engagée uniquement parce que la résistance à tel impératif signifiait la mort, ma propre désintégration morale sinon physique. Pour éviter à de futurs écrivains ma déconfiture je me vois obligée de les diriger vers le boulot garanti, sanctionné par l'État et par les syndicats.

...j'ai développé une animosité irrépressible contre les sociétés supposément civilisées et modernes qui esquivent l'obligation de reconnaître l'utilité du travail intellectuel.

L.Q. Vos deux derniers romans *Les Ferdinand* et *La Ligne bleue* ont été bien reçus par la critique. Est-ce que cela a fait monter les ventes?

S.P. Je suis contente d'apprendre que mes deux derniers romans ont été bien accueillis par la critique! Mais n'ayant encore reçu aucun rapport sur les ventes de ces deux livres, je suis désolée de ne pouvoir officiellement informer et remercier la docte confrérie pour le louable effort consenti en lui dévoilant des chiffres réconfortants. Mais soyons sérieux, car la question ne l'est pas: la critique existe si peu et si petitement chez nous qu'elle ne peut espérer influencer le cours de la lecture, donc de la vente des livres. Elle ne semble d'ailleurs pas destinée au lecteur. Le malaise est tel que je ne suis pas certaine d'avoir envie d'être bien reçue par la critique! J'ai surtout besoin de parler directement au lecteur, ce que je fais le plus souvent possible, besoin d'un dialogue avec lui, d'une confrontation d'idées et d'expériences. Je multiplie volontiers ces contacts, sans trop me préoccuper de faire ou non augmenter les ventes de livres.

L.Q. J'imagine qu'il y a eu des périodes difficiles au cours des ans. Qu'est-ce qui vous permet de continuer?

S.P. Pratiquement il n'y aura eu que des périodes difficiles; ce genre de situation permet de développer des forces qui autrement seraient restées dormantes et inutilisables. Tant que l'oeuvre vous porte autant que vous la supportez, continuer n'a rien d'héroïque. J'affronte présentement les pires moments alors que la «crise» a gravement diminué les activités de l'écrivain, réduit les programmes et les subsides qui s'y rattachent, limité le territoire de chacun sans pourtant avoir stabilisé ni amélioré la situation du livre. Le paysage actuel correspond à celui qu'il devait être avant la création du Conseil des arts et d'un ministère québécois des Affaires culturelles. On ne s'étonnera pas que beaucoup d'écrivains abandonnent le métier; on ne s'en inquiétera pas non plus. Quant à moi, à moins de trouver une solution convenable à mon problème de gagne-pain, je devrai renoncer à poursuivre l'aventure. Le monde de l'écriture en langue française est en train de s'effriter sans qu'on y prenne garde. On n'enseigne plus à lire — je veux dire à lire réellement —; on ne cultive plus l'esprit à quoi on préfère l'intelligence inférieure, vite comblée; on n'ose plus prononcer le mot qualité en parlant de la langue parce que cela offusque les paresseux encrassés que nous sommes. Comment continuer — ce qui suppose un élan en avant — en tournant en rond ou en revenant constamment sur ses pas? Comment progresser s'il faut ramasser le lecteur en difficulté à chaque paragraphe? Un écrivain pourrait toujours se contenter d'un revenu de moins en moins adéquat, mais il ne peut pas sacrifier son besoin d'avancer, avec son lecteur, vers ses propres sommets.

L.Q. Est-ce qu'il y a quelque chose qu'on puisse faire, dans un pays de six

millions d'habitants, pour permettre aux écrivains de mieux vivre de leur plume? À quoi correspond le statut de l'écrivain québécois?

S.P. La réponse à cette question est nette dans mon esprit: il y a *tout* à faire. Tant que l'industrie du livre ne parviendra pas, par un développement fulgurant, à assurer des droits d'auteur suffisants à l'écrivain, il faudra assurer collectivement le statut socio-économique de cet écrivain. Étant donné que dans notre société comme dans les autres sociétés occidentales le statut des personnes n'existe qu'en terme de revenus, l'écrivain n'existera que dans la mesure où cette profession procurera à l'individu qui l'exerce un revenu proportionné à la qualité et à l'intensité de son activité. Avec plus d'une publication annuelle durant mes années de présence officielle d'écrivain, je devrais normalement avoir droit aux avantages que représente un travail permanent. Or je n'ai rien: ni revenu minimal, ni assurance sur la vie, ni propriété, rien qui me permette de *continuer*. Je ne crois pas avoir atteint déjà mon niveau optimal et crains de ne pouvoir l'atteindre. Si cette angoisse super-

Étant donné que dans notre société comme dans les autres sociétés occidentales, le statut des personnes n'existe qu'en terme de revenus, l'écrivain n'existera que dans la mesure où cette profession procurera à l'individu qui l'exerce un revenu proportionné à la qualité et à l'intensité de son activité.

fétatoire est normale et acceptable, elle n'en est pas moins inhumaine car elle suppose que mon travail n'a aucune valeur recevable par la société, donc que je suis une espèce de parasite. Dans ces conditions, comment vous décrire le statut de l'écrivain québécois? Ne pouvant utiliser le reflet de ma propre image pour le concrétiser, où chercher les éléments nécessaires à cette définition? Suis-je ou non un écrivain, là est vraiment la question pour Moi. Je répugnais et répugne encore à faire de la figuration, à porter ostensiblement une étiquette: ces «vanités» m'écoeurent. Sauf pour les statistiques, les enquêtes, les dictionnaires, les cotisations, quelques éditeurs désemparés et une demi-douzaine de professeurs farfelus, il n'y a pas d'écrivain québécois. Au coeur même de la littérature, l'écrivain, élément vivant, n'a pas sa place, ou il crée de l'encombrement, de la gêne, situation dont il souffre, qu'il ait du succès ou pas.

L.Q. Qu'est-ce que vous avez en préparation?

S.P. Rien à déclarer; j'exécute d'abord, en parle quand tout est devenu parlable, après, par besoin d'un lieu secret où respirer à mon rythme, faire des folies, lâcher mon fou sans aucune censure. Mais j'ai déposé chez mon éditeur un recueil de poésie auquel j'ai travaillé pendant trois ans et la nouvelle version corrigée de *L'Été sera chaud* — qui seront peut-être publiés, peut-être pas. Pour rédiger le prochain tome des Ferdinand, je dois me refaire financièrement d'abord. Qui vivra verra? C'est cela ma «carrière» d'écrivain; ne rien promettre même à soi, mon seul luxe consistant à... laisser voguer la galère. □

L'Histoire de la littérature vous passionne?

les éditions fides
5710, avenue Decelles
Montréal, H3S 2C5
514-735-6406

Pour mieux connaître la personnalité et l'œuvre d'écrivains qui ont contribué au patrimoine littéraire du Québec, il faut lire:

Arthur de Bussières, poète, et l'École littéraire de Montréal
Wilfrid Paquin
120 pages, 15,95 $

Louis-Joseph Béliveau et la vie littéraire de son temps
Paul Wyczynski
192 pages, 14,95 $

Rodolphe Girard (1879-1956) sa vie, son œuvre
Madeleine Charlebois-Dirschauer
160 pages, 16,95 $

Chaque ouvrage est illustré en noir et blanc